Le roman complet 1 Fr.

AMOUR DE SIDI



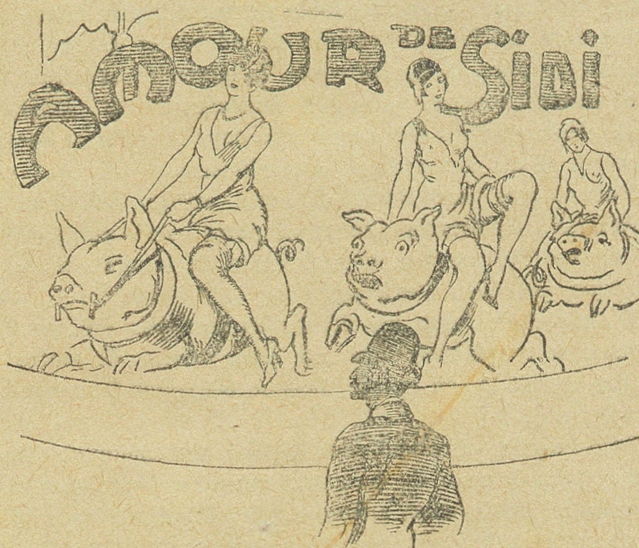
Collection Gauloise

67, rue Servan, 67

:: PARIS (XIe) ::

8 €

RAOUL DALGER



Le sidi Boudjadi, qui avait eu la malencontreuse idée de se coiffer d'un chapeau melon, s'était composé une gueule formidable et oblongue qu'on ne pouvait regarder sans rigoler jusqu'aux oreilles. Cette coiffure qui n'est qu'un vestige du casque antique, et déjà si grotesque sur la plupart des crânes, prenait des allures de calebasse sur celui de l'Africain.

Mais Boudjadi paraissait trop occupé dans la contemplation de deux grosses filles qui tournaient sur des cochons de bois, pour s'apercevoir seulement que des gens le dévisageaient en se tordant de rire.

La fête de Clichy battait son plein, tout le long du grand boulevard la grande foule du samedi soir déambulait dans un fracas d'orgues, de cuivres et de bruits de catastrophes. Sous les vives lumières ce n'étaient que visages joyeux, prunelles étincelantes de plaisir et de désir, et rires aigus emportés dans le vacarme des manèges et des autodromes assourdissants.

Mais depuis que Boudjadi avait aperçu les deux cavalières à califourchon sur deux porcs lancés au galop mécanique du grand manège éclatant de lumière et de musique, plus rien n'existait.

D'autant plus que les filles n'avaient pas été sans remarquer ce planton surmonté d'un morion de feutre et qui restait là, en extase, bouche bée, dans leur contemplation.

Sans doute, devaient-elles rigoler franchement de cette poire à peau de basane surmontée d'une cloche à ailettes, mais sans aucun doute, Boudjadi prenait cette exubérante gaieté pour des sourires de sympathie. Et il attendait avec ce calme qui caractérise les fils du désert.

En réalité, Boudjadi était originaire d'un petit village d'Algérie, d'un bled qui était considérablement éloigné du grand chameaudrome qu'est le Sahara. Boudjadi était né à El-Kseur, dans la Kabylie et, comme un grand nombre de ses coreligionnaires, il avait quitté la terre algérienne pour venir tenter la fortune à Paris.

Il faut dire aussi que le jeune Boudjadi non seulement comptait s'y amasser un magot de grosseur raisonnable mais encore, et surtout, se rassasier d'amour.

Ici il faudrait ouvrir un chapitre spécialement réservé au dénombrement des joies, des plaisirs et des aven-

tures après lesquels ce jeune et intéressant sidi soupirait.

Mais, jusqu'ici, en fait d'aventures, il ne lui était arrivé que des histoires sans grande importance, si on en excepte une ou deux qui, respectivement lui avaient rapporté une formidable raclée et un de ces rhumes cuisants qui n'ont pas précisément pour siège le cerveau.

Il avait, sinon oublié, du moins supporté le souvenir terrible de la première, quant à la seconde, grâce aux bons soins du praticien grassement rétribué, il n'y paraissait plus. Mais quoique diverses en leur essence, ces deux histoires avaient laissé un même et brûlant souvenir en la mémoire du jeune protégé d'Allah.

Pour l'instant, il admirait les deux créatures qui, cheveux courts effilés dans le vent avaient pour Boudjadi des sourires de vertige. L'une était blonde, l'autre était brune, mais toutes les deux étaient pétries de cette même chair de lait, de cette même chair de *roumia*, de blanche... mot magique qui semble encercler les trois quarts du globe terrestre comme une onde de désir et de vice.

La blanche!... c'est tout dire! Que ce soit pour un Nègre, un Peau-Rouge, un Chinois, un Indou ou un Arabe, la blanche c'est la *houria* et *l'almée* promises par leur dieu aux hommes de couleur. C'est la femme paradisiaque dont on jouira dans les jardins éternels du septième ciel, en un mot c'est la créature désirée.

Mais Boudjadi — comme d'ailleurs la majorité de ses frères musulmans — aux joies célestes promises — et quelque paradisiaques et éternelles qu'elles fussent — préférait, en attendant mieux, le plaisir plus immédiat qui s'offrait sur cette misérable terre.

Une houria, une almée, une déesse, certes, ça doit être

tentant et assez alléchant pour qu'on demeure vertueux toute une vie afin d'en jouir après la mort; mais tout de même une belle fille avec une belle paire de nichons ronds et piqués d'une rose, c'est pas mal non plus. Et, Boudjadi se disait qu'au fond Allah et Mahomet qui est son Prophète ne devaient pas se montrer trop rigides envers ces grands enfants que sont les hommes.

« Ah! se disait Boudjadi, jamais les blancs ne reconnaîtront assez leur bonheur, eux qui possèdent la femme blanche! Et ils ont l'air de n'en faire que peu de cas. Que font là tous ces mâles traînant leurs pas le long de ces baraques? Que ne sont-ils avec leur femme ou leur maîtresse, ou même, s'ils n'en ont point, avec celles des autres? Au lieu d'errer oisivement et de béer à la vue des jeux de massacre, des roues de loterie ou des ménageries, que ne se repaissent-ils des joies de l'amour avec une de ces merveilleuses créatures dont les jambes seules suffisent pour allumer le désir de feu.

« Eh bien, que les blancs prennent garde, ajoutait Boudjadi, s'ils délaissent trop leurs femmes, c'est nous qui les leur prendrons. Déjà l'on voit des nègres passer au bras des blondes les plus dorées, comme la nuit réjouit le jour; déjà l'on voit des Chinois baiser des bouches adorables, peu à peu le désir de l'homme de couleur s'éveille au cœur des blanches, l'envie du sauvage, le goût du barbare allume le vice dans la chair des femmes pâles. »

Boudjadi était peu cultivé, sans cela il n'eût manqué de penser que ce n'était pas seulement le péril jaune que craignaient les cocus, mais Boudjadi n'avait guère appris à l'école arabe-française et, de plus, les deux cavalières étaient descendues de leurs cochons.

De son poste, le jeune mahométan détaillait les charmes des deux rigoleuses vêtues si court qu'on voyait leurs genoux, ce qui augmentait la fringale amoureuse du sidi en folie.

« Par Allah ! songeait-il, les houris du Paradis ne doivent pas avoir des jambes plus belles et je suis certain que ces deux roumias ont des nichons et une paire de fesses qui peuvent rivaliser avec les trésors que doivent posséder les plus célèbres des almées. »

En effet, leurs torses souples, fermes et lourds à la fois avaient on ne sait quel balancement de roulis marin imprimé par les reins puissants. Boudjadi, revit par le souvenir un coin de cette rue Boutry qui, à Marseille, semble être un paradis où sont réunies d'innombrables houris qui n'ont rien de céleste, mais dont l'allure ressemblait à celle de ces deux inconnues. Boudjadi en fut assez frappé, d'autant plus que c'est à une de ces almées marseillaises que l'infortuné devait ce mal d'amour qui n'est encore pas le mal de dents.

Aussi avait-il hâte de savoir si ces deux admirables filles étaient bien des Parisiennes. Ce fut la blonde qui engagea la conversation.

— Toi sidi ?

— Moi sidi... et toi Parisienne ?

— Eah ! Léa ! s'exclama la blonde en s'adressant à sa brune compagne qui arrivait, vise-moi l'sidbroc qui m'demande si j'suis d'Paname !

— Ah ! merde ! s'esclaffa à son tour Léa, j'crois qu'ça se voit qu'on est d'Saint-Ouen !

Certes ça se voyait, mais ça s'entendait encore mieux. Aussi, rassuré, Boudjadi s'empressa-t-il de déclarer qu'il aimait les Parisiennes.

— Eh bien, offre-nous un glass, on fera connaissance, proposa la blonde.

Boudjadi arrivé depuis peu à Paris ne faisait aucune différence entre les classes sociales qui composent une population; pour lui toutes les femmes étaient de la même essence, en tout cas il n'était pas encore à même de distinguer une fille de barrière d'une mondaine de la rue de la Paix. Aussi se croyait-il en compagnie de deux femmes jolies, bien faites, accortes et d'abord facile.

Et il était à cent lieues de se douter que la joyeuse et superbe blonde qui se trouvait à sa droite n'était autre que Margot-la-Vache, et que la brune qui se tenait à sa gauche se nommait Léa-la-Râleuse, toutes deux de montmartroise mémoire.

On pénétra dans un petit restaurant de nuit de l'avenue de Clichy.

— Dis-donc, l'sidbroc, t'es au pèze ? avait questionné Margot-la-Vache.

Et comme Boudjadi riait sans trop comprendre :

— J'te demande si t'as des sous, mon coco ? avait-elle précisé.

Et sur une réponse aussi orgueilleuse qu'affirmative, elle avait commandé des huîtres, du jambon, des œufs durs et du Vouvray.

Tour en mangeant, elle ne cessait de pouffer de rire et d'échanger de rapides paroles avec la Râleuse. Boudjadi, enchanté, allumé, savourait par avance les croustillantes péripéties d'une nuit à trois. Car c'est une caractéristique de l'esprit oriental de ne douter de rien. Et de temps à autre, tout en décochant de chavirantes œillades à ses compagnes, Boudjadi aventurait une main aussi indiscrète que frôleuse en direction d'appas satinés et rebondis.

Les belles convives se laissaient faire et même de temps en temps ne refusaient pas le baiser demandé. On mangeait ferme et on buvait sec, ce qui augmentait la gaieté de ces demoiselles décidément en joie.

Tour à tour chacune questionnait Boudjadi qui répondait, sans cesser pour cela d'aller en reconnaissance et en exploration dans des régions, sinon vierges, du moins pour lui encore inconnues.

Il avait retiré son melon, et sa tête oblongue et frisottée en petites bouclettes noires donnait l'impression qu'on avait dû la serrer entre deux portes.

— Mince de citron! s'était exclamé Margot-la-Vache à la vue du crâne fusiforme.

— On dirait un dirigeable! s'était esclaffé Léa-la-Râleuse.

— Tout de même, j't'aime mieux déculotté qu'avec ton vase de nuit, avait surajouté la-Vache.

Du coup, elles avaient failli s'étrangler de rire et il avait fallu une bouteille de plus pour faire passer ça. Quant au fils des Croyants, il était tout à son bonheur et prenait de larges acomptes sur ce qui lui restait à toucher.

La Vache l'enhardissait par une mimique chavirée et quelques sauvages et brûlants baisers longuement attardés sur les lèvres.

Sans pouvoir se le préciser, par manque d'habitude et d'expérience, Boudjadi avait la vague sensation que les deux poules étaient chipées pour lui.

Et pourquoi pas ? Non seulement il avait entendu dire que de ravissantes créatures se sentaient attirées par l'imprévu de l'amour exotique, mais encore il avait vu de ses propres yeux des sidis en compagnie de femmes

blanches. Plus même, son ami Chitane (ce qui veut dire le diable en arabe) ne lui avait-il pas raconté d'étonnantes aventures, des conquêtes merveilleuses ? Ne l'avait-il pas rencontré, un soir, tenant par la taille une plantureuse fille ?

Eh bien, son heure était arrivée, il n'en doutait pas et il lui tardait d'en venir à la réalisation de ses rêves. Il se promettait d'être à la hauteur de la situation et deux femmes, vraiment, ce n'était pas excessif pour la fringale qu'il se sentait.

Sans doute, ces demoiselles s'étaient aperçues de l'effet que leurs charmes devaient opérer sur le jeune Kabyle, car à certains indices qui ne trompent guère des délurées aussi expérimentées, avaient-elles exprimé une stupéfaction voisine de l'ahurissement.

— Eh ben, mon lapin, t'as le quart colonial ! avait crié la Vache dont les grands yeux bleus traduisaient la renversante surprise.

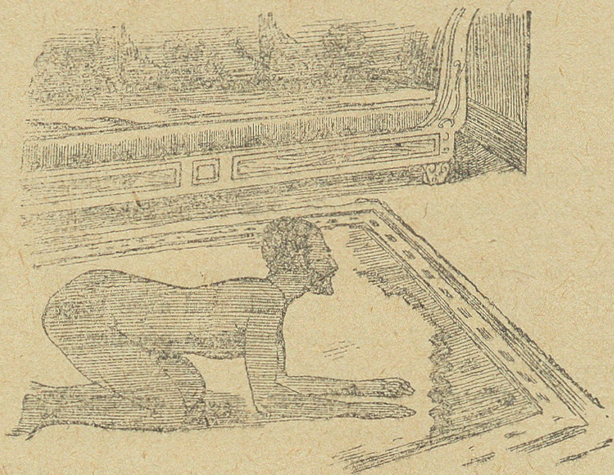
Quant à Léa, elle donnait l'impression de quelqu'un à qui on vient de raconter l'histoire de la sardine qui a bouché l'entrée du port de Marseille.

Le festin s'acheva dans de crapuleuses dispositions et Boudjadi, littéralement sur le gril, n'avait qu'une hâte : emmener ses deux nouvelles connaissances à l'hôtel le plus proche. Il régla l'addition, aussi copieuse que le menu et que les nombreuses libations dont il étouffa les fumées sous le formidable éteignoir qu'était son melon en l'occurence.

Tout en se refaisant une beauté mise à mal par le fougueux disciple de Mahomet, Margot-la-Vache et Léa-la-Râleuse échangeaient de rapides propos à voix basse tout en clignant malicieusement des yeux vers le

sidi toujours sous le double effet de l'amour et du vin.

Dehors, ces demoiselles décidèrent qu'on rentrerait tous trois en chœur chez elles. Et l'on prit par la rue des Dames. Boudjadi étouffant de désir et d'impatience se laissait conduire entre ses deux dulcinées dont il ressentait les doux et charnus cahots. Car on zigzaguait légèrement



...il accomplissait les pieux mouvements... (page 12).

et les deux filles étaient secouées de tels rires qu'à certains moments, elles se courbaient en deux, n'en pouvant plus.

Boudjadi attribuait cette grasse gaieté à l'effet que produit une charmante soirée passée à boire et à aimer et, pour faire comme elles, il riait de tout l'éclat de ses dents blanches.

On traversa la rue de Rome et on arriva vers les deux heures du matin aux environs de la place Malesherbes.

Boudjadi n'avait guère occasion de venir dans ces riches quartiers, aussi ne se rendait-il pas compte de l'endroit où il se trouvait.

Il ne savait qu'une chose : il allait enfin assouvir l'énorme désir qui le tenaillait et vivre un rêve. Il en était même à se dire : « Par laquelle des deux commencerai-je ? » lorsque Margot-la-Vache l'arracha à son songe éveillé.

— Dis-donc, l'Sidbroc, c'est pas tout, va falloir écouter c'que j'vas te dire... ici c'est pas un hôtel, c'est une maison sérieuse, comprends-tu ?

— Oui, je comprends.

— Alors si t'entraves, ça colle... par rapport au pipelet vaut mieux qu'on entre les uns après les autres... nous n'amenons jamais d'hommes chez nous, saisis-tu ?

— Oui, oui...

— Si le pipelet nous voyait entrer tous les trois ça ferait du pétard... déjà que j'suis mal avec la propriétaire...! enfin, voilà... tu vas entrer le premier.

— Moi ?

— Ah! c'te gourde! bien sûr, toi! A qui que j'parle, c'est pas au Suisse... écoute bien : tu vas entrer le premier... en passant devant la loge du concierge tu diras à haute voix : Lasiska... comme ça : Lasiska!... dis voir un peu.

— Lasiska!

— Bon! tiens, voilà la clef, c'est au deuxième... la porte juste en face de l'escalier... t'as pas à te tromper As-tu compris ?

— Oui, j'ai compris.

— Nous, on va attendre que tu sois entré et on montera dans dix minutes, un quart d'heure... la lumière est dans l'entrée... as-tu des allumettes ?

— Non.

— Tiens, v'là une boîte de bûches... allez, oust! file... attention je sonne... et attends-nous... on va venir.

La porte s'ouvrit et poussé en avant, Boudjadi pénétra dans l'entrée, tandis que le grand portail se refermait avec un sourd grondement.

***

Avant toute impression, avant même de penser à prononcer à haute voix : « Lasiska », — ce mot de passe, si l'on peut dire — ce qui, rapide comme l'éclair traversa le cerveau de Boudjadi, ce fut une pensée d'orgueil. Il était infiniment fier de la confiance que lui témoignaient deux femmes qui, en somme, n'étaient pour lui que des inconnues.

On a pour habitude de considérer les sidis comme des chenapans, quelle revanche! quelle réhabilitation!

Aussi est-ce d'une voix forte et assurée que le fier indigène cria plutôt qu'il ne dit : « Lasiska! » Et sans plus attendre, il se dirigea rapidement vers le grand escalier qu'il eut vite fait de gravir quatre à quatre. Sans doute ce nom magique avait dû réveiller le concierge, car Boudjadi entendit fort bien une porte s'ouvrir et un bruit de pas dans l'entrée, en même temps que s'allumait la minuterie.

Pour un peu, l'orgueilleux musulman eût décliné ses nom et qualité et montré sa tête citronnesque au pipelet, mais comme, au contraire, Margot-la-Vache lui avait recommandé de filer et de disparaître avec diligence, le Kseurien n'en fit rien.

Ayant vivement introduit la clef dans la serrure, Boudjadi pénétra dans l'appartement du deuxième et referma

la porte sur lui. Il frotta une allumette, chercha et aperçut le bouton électrique, et, quelques secondes après, le salon magnifique dans lequel il se trouvait donna l'impression d'une féerie des *Mille et une Nuits*.

Boudjadi n'en croyait pas ses yeux et croyait rêver. Partout autour de lui ce n'étaient que meubles dorés, vases de cristal emplis de fleurs, tapis moelleux, tentures et rideaux aux couleurs chatoyantes. Et tout cela était reflété par des glaces limpides où les feux d'un énorme lustre allumaient des joyaux irisés.

On a beau être fataliste et croire que tout ce qui nous arrive est prévu d'avance par Allah et que rien ici-bas n'est surnaturel, on ne passe pas, soudain, de la rue en un palais digne d'un sultan, sans se faire quelques réflexions. En tout cas, Boudjadi se disait qu'après une telle aventure, moins que jamais il ne fallait juger les gens sur la mine et sur la mise et que ces filles, toutes simples qu'elles fussent, n'en possédaient pas moins pour cela une maison qui aurait fait l'orgueil d'une reine.

Ah! il se promettait bien de les accueillir et de les fêter comme il convenait, ces deux admirables créatures! Peut-on être plus charmant, plus délicat et plus confiant ? Allons! la vie prenait bonne tournure, le destin allait changer la face des choses.

Et en bon musulman qu'il était, sa première et touchante pensée alla vers le Très-Haut. Boudjadi retira son melon, ses vêtements et ses chaussures — car un mahométan ne peut prier Dieu que lorsqu'il est revêtu de ses vêtements orientaux, ce serait injure et péché autrement — puis il commença les rites.

En chemise, il accomplissait les pieux mouvements qui consistent en flexions du corps et en prosternations.

Tour à tour debout et allongé tout de son long, la face à même le tapis, le disciple de Mahomet louait le Seigneur avec une ferveur accrue par les circonstances, en raison du peu de temps dont il disposait, ne voulant pas que ces demoiselles le surprissent en chemise et en prière.

Et son corps mince et couleur de chocolat se reflétait dans les hautes glaces, détaillant une anatomie dont quelques particularités avaient causé la stupéfaction de ces demoiselles de Montmartre.

Il faut bien croire décidément que tout sur cette terre n'est que le résultat d'un long enchaînement de fatalités, mais il est juste de dire qu'il arrive souvent que le fataliste le plus endurci est saisi d'étonnement.

Ce qui arriva brusquement, dans l'instant où Boudjadi se jetait à terre tout de son long pour la suprême fois, était bien fait pour prouver que les desseins de Dieu sont impénétrables et que les mortels ne sauraient les prévoir.

Dans la ferveur de la prière et l'ardeur de sa foi, Boudjadi crut-il à la manifestation d'un phénomène merveilleux ? Eut-il une vision ? Fut-il le jouet d'un rêve ?...

Ce fut une apparition si soudaine, si imprévue dans le silence de la nuit que durant l'espace de quelques secondes Boudjadi demeura béant de surprise. Dans l'encadrement de la porte une forme blanche et dorée se dressa soudain, puis s'écroula en poussant un grand cri.

L'Arabe aime le merveilleux et ce qu'il vit l'était au plus haut point. Toujours accroupi à quatre pattes, tant l'ahurissement le rendait incapable de se remettre debout tout d'un coup, le fils des Croyants semblait médusé par la vue d'un de ces spectacles impromptus qu'il est peu souvent donné aux hommes de contempler.

Ecroulée au seuil de la porte qui ouvrait sur une

chambre à coucher, la forme, dont la tête était recouverte par une sorte de voile — qui apparemment devait être une chemise — la forme ne montrait aux yeux extasiés de Boudjadi que les parties du corps ordinairement les plus voilées aux regards étrangers. Sous l'éclat des lumières lustrales un torse couché et casqué de deux admirables seins pointés d'une rose purpurine offrait sa blancheur de lis. L'ovale d'un ventre de statue ainsi qu'un bouclier d'ivoire accrochait des reflets retrouvés dans la pulpe de certaines roses d'automne si semblables à la chair. Les hanches évasaient leur forme de lyre, deux fossettes s'imprimaient dans les flancs comme si des baisers brûlants y eussent laissé le dessin de deux lèvres.

L'abandon de deux longues jambes écartées dans le désarroi d'une chute provoquée par un inexprimable émoi, donnait à l'ensemble l'aspect d'un tableau représentant une déesse endormie surprise par quelque satyre étonné et ravi.

Et quelle déesse! Et quel satyre!

Arqué sur ses quatre pattes, relevant sa tête en forme de melon d'eau, les yeux agrandis et braqués sur l'objet de sa nouvelle convoitise, le fils du désert n'arrivait pas à rassasier ses yeux de ce festin et de cette fête que lui offrait sans doute Allah dans son inépuisable bonté.

Ne se demandant ni pourquoi ni comment, ne cherchant pas à comprendre et à déduire, n'écoutant que la voix du démon qui semblait avoir épousé la forme même de son corps, Boudjadi éprouvait les ardeurs suppliciantes du désir le plus fou.

Devant cette vision palpable et qui symbolisait *la blanche* dans toute l'acception du terme, et après quoi soupirent près d'un milliard de mâles de toutes couleurs,

devant cette œuvre de chair où une main surnaturelle avait modelé des courbes d'amphore et un évasement de conque vermeille, dorée et coraline, ah! comment résister au désir d'y désaltérer longuement la soif brûlante qu'allume le désir, frère du démon!

L'ignorance peut commettre des actions aussi horribles que des crimes. Près de ce corps qui paraissait sans vie, quoiqu'il fût loin d'avoir les apparences de la mort, Boudjadi ne sachant pas qu'on peut ranimer un être privé de sensation, se fût contenté, sans doute, d'admirer égoïstement les splendeurs offertes à sa vue, si, plus impérieux peut-être que tous les autres sens réunis, le désir ne l'avait poussé à passer aux actes.

Il s'approcha donc de la forme écroulée sur le seuil et qu'il eut tôt fait de reconnaître comme étant celui d'une femme superbe qui semblait dormir. Boudjadi, non seulement n'essaya pas de la réveiller soit en la secouant, soit en piquant les centres nerveux, mais adjura Allah de prolonger un sommeil que lui, Boudjadi, allait mettre à profit.

L'occasion lui semblait trop belle pour ne pas, enfin, tout à son aise, assouvir sa faim d'amour et étancher sa soif de volupté.

De nature fruste et sauvage, le Kabyle n'avait que faire des sentiments en amour. Il était de ceux qui se disent que l'on n'est pas obligé d'aimer chaque fois que l'on fait l'amour. Pour lui, l'assouvissement du désir ne s'accompagnait pas de caresses friponnes et de mots mignons échangés entre des baisers sans fin. Non, avec lui, c'était brutal, violent et rapide.

Ça n'en était pas moins passionné pour cela. Nous ne savons pas ce que peuvent éprouver le taureau et le cheval,

par exemple, s'il est permis de prendre ces deux animaux comme terme de comparaison à propos de Boudjadi.

Donc, un han! vigoureux de bûcheron frappant de la cognée, et c'était tout comme langage sentimental. On voit que c'était peu. Et pourtant cette sorte de mâle grossier et matérialiste est plus recherché que l'on ne croit par des femmes blondes comme les blés et par des brunes comme la nuit.

Les roucoulades des poètes et les gargarizzi des musicâtres cachent souvent l'impuissance. Ce n'était pas le cas du fougueux indigène qui, à genoux auprès de la dormeuse, s'apprêtait à jouir d'un sommeil on ne pouvait plus propice.

Et déjà...

Décidément il était dit que l'infortuné fils d'Allah ne pourrait jamais goûter à ce fruit pour lui défendu qu'était une blanche.

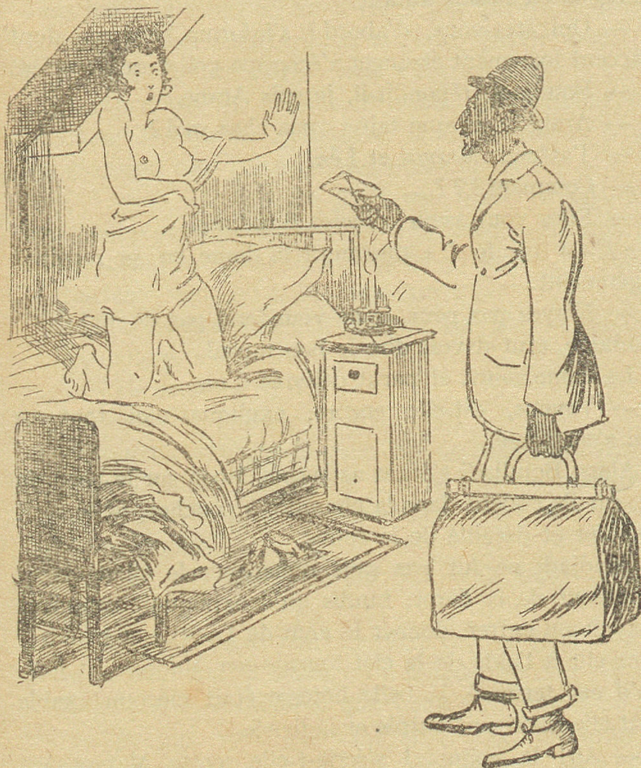
Quoi! au moment où il allait enfin franchir la porte de ce Paradis longtemps entrevu et désiré, ne voilà-t-il pas que la belle dormeuse s'éveillait!

En effet, écartant de son adorable visage le voile (la chemise) qui le recouvrait et ouvrant lentement ses paupières entre lesquelles apparaissait l'azur tendre du plus divin des regards, la belle dormeuse semblait poursuivre le fil d'un songe évanoui et semblait chercher à résoudre une énigme dont Boudjadi eût été la clef.

Leurs regards se rencontrèrent; dans ceux du Kabyle il n'y avait que du regret mêlé à un reste encore appréciable de désir, mais dans ceux de la charmante éveillée il y avait un immense étonnement. Sans doute se rappelait-elle la scène aussi imprévue qu'étrange à la suite de laquelle elle avait perdu connaissance et, sans doute, la

jolie dormeuse était-elle incommensurablement surprise à la vue de ce sauvage en chemise, agenouillé auprès d'elle.

« Si c'est un assassin ou seulement un voleur, il faut



Un cri épouvantable l'accueillit (page 23).

avouer qu'il n'est pas ordinaire, semblait-elle se dire; si ce n'est ni un assassin ni un voleur, qu'est-ce donc ? » avait-elle l'air de se demander.

En tout cas, elle paraissait rassurée et, après avoir, toute rougissante, rabattu son voile (sa chemise), la dame fit effort pour se relever, tandis que le galant indigène en faisait autant.

— Qui êtes-vous, d'abord ? s'informa la dame dont l'accent fortement étranger n'échappa point au Kseurien.

— Boudjadi, répondit-il, je suis Arabe.

— Arabe!... et que faites-vous chez moi ?

— J'attends Margot et Léa.

— Comment ? ? ?...

— Elles vont venir, précisa Boudjadi.

« C'est un fou! » murmura la dame en se reculant légèrement.

— N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal, belle madame, crut devoir dire le bon musul

La dame sourit et parut délivrée d'un

— Voyons, dit-elle encore, expliquez-moi tout ce qui s'est passé.

Alors, Boudjadi s'étant assis sans façon sur le bord du lit, car ils étaient dans la chambre à coucher, fit le récit complet et détaillé de la soirée.

Boudjadi ne fut pas sans remarquer le changement d'humeur de la dame, tandis qu'il expliquait comment il avait pu entrer, donner le nom de Lasiska et pénétrer chez elle à l'aide de la clef fournie par Margot. Et lorsqu'il eut terminé, la belle hôtesse était méconnaissable tant elle paraissait outrée et indignée.

— Ah! la coquine! s'écria-t-elle, cette Margot est une de mes anciennes domestiques que j'ai mise à la porte, il y a deux ans, parce qu'elle me volait. Je l'ai chassée honteusement de chez moi et c'est pour s'en venger qu'elle vous a introduit dans ma maison.

— Je ne savais pas, madame, disait Boudjadi dont le dépit frisait la honte.

— Je le sais, vous n'y êtes pour rien, mon pauvre ami, toute la faute en est à cette fille perverse, à cette voleuse!... Mon Dieu! quand je pense qu'elle aurait pu m'envoyer un criminel!... Mais c'est affreux!

Et reprenant un instant le calme qui semblait être l'élément foncier de sa nature, la dame revint à une appréciation plus pondérée des événements.

— Voyons, dit-elle, ce n'est pas tout. Je sais bien comment vous êtes entré chez moi, mais je ne sais pas encore comment vous allez pouvoir en sortir... voyons... le concierge vous a-t-il entendu entrer ?

— Je crois bien qu'il m'a entendu, j'ai crié : « Lasiska ! » et le concierge s'est levé.

— Nous sommes perdus!

— Perdus ?...

— Je veux dire que le concierge ne manquera pas de raconter l'histoire... en tout cas la vie me deviendra insupportable en face de cet homme qui croira que je reçois un amant...

— Je ne suis pas votre amant... je le dirai au concierge...

— Oh! pour Dieu! non! ne dites rien. Il faut trouver autre chose... quelle heure est-il ? Trois heures... il y a environ quarante minutes que vous êtes chez moi... il est temps que vous partiez... attendez!... attendez!... d'abord, vous n'allez pas partir en chemise... allez vous rhabiller. Je vais réfléchir.

Lorsque Boudjadi revint, il fut tout étonné de voir que la dame avait une valise à la main.

— C'est pour vous, lui dit-elle.

Décidément, Allah est inépuisable en trouvailles, pensait le bon musulman.

— Voici ce que j'ai résolu, reprit la dame. Comme vous êtes resté chez moi pendant quarante minutes sans que j'aie crié et appelé au secours, on peut croire que c'est volontairement que je vous ai accueilli... à tout prix il ne faut pas que le concierge puisse dire cela et pour ne pas lui en fournir le prétexte, il ne faut pas que vous passiez devant sa loge, cette nuit même.

Abasourdi par la succession des événements, Boudjadi attendait la fin des explications avec une appréhension croissante en se demandant par quel chemin, autre que celui de la porte d'entrée, il allait lui falloir s'en aller avec cette valise qu'il fixait d'un œil ahuri.

— Il faut, reprit la dame, que vous puissiez sortir de la maison sans attirer l'attention; à cette heure le concierge qui sûrement vous guette, vous interpellerait... il sait que je suis veuve depuis plusieurs années et que jamais personne ne vient chez moi, la nuit... alors, voici... ma femme de chambre Zadorza loge au cinquième, vous allez aller la retrouver et vous passerez le reste de la nuit avec elle...

— Ya Allah! s'écria Boudjardi en levant les yeux au ciel dans une inexprimable attitude.

— Qu'arrive-t-il? Vous n'êtes pas content?... Ne perdons pas de temps, écoutez-moi bien... vous verrez que vous en serez satisfait... d'autant plus que Zadorza est une Kirghiz de Tzaritsyn, une vraie Tartare, elle est brune comme vous, pour un peu on vous croirait de la même race... c'est pourquoi j'ai pensé à elle... figurez-vous que son mari a disparu au cours de la Révolution russe en 1917, on ne sait pas ce qu'il est devenu... c'était

un Tartare, mais du Turkestan, lui, ce qui fait que vous allez pouvoir passer pour le mari de Zadorza, comprenez-vous ?

— Mektoub ! dit simplement Boudjardi à demi effondré d'abasourdissement et de sommeil.

— Alors, prenez la valise... vous êtes arrivé dans la nuit censément, ce sont vos bagages, j'y ai mis du linge ayant appartenu à mon mari... puis voici une lettre pour Zadorza... elle est écrite en russe, car je suis Russe aussi.... Lasiska... voici une clef...

— Encore !

— Oui, c'est pour ne pas faire de bruit... donc au cinquième, le quatrième porte à droite, après l'escalier... avez-vous des allumettes ?...

— Non.

— En voici une boîte.

— C'est celle de Margot...

— Je l'ai trouvée dans l'entrée... allons, ne tardez plus...

— Mais si le concierge me voit...

— Ne vous en faites pas... vous direz que ne sachant où logeait votre femme, vous êtes venu d'abord chez moi.

— A deux heures du matin ?

— Raison de plus, ça prouve que vous l'aimez... et elle le mériterait bien la brave fille... elle m'est si dévouée... pour moi, elle fera tout ce qu'il est humainement possible de faire... vous verrez comme elle est gentille et pas mal du tout avec ça...

— Comme vous ?

Mme Lasiska rougit en pensant au décolleté vraiment un peu trop osé qui avait livré tous les secrets de sa beauté.

Et craignant, sans doute, de réveiller un désir dont les signes certains lui étaient apparus à travers le désordre vestimentaire sous lequel s'était montré Boudjadi, Mme Lasiska ne répondit pas à la question.

— Allez, dit-elle, et songez que désormais vous êtes le mari de Zadorza... demain nous envisagerons ce qu'il reste à faire... Bonsoir.

***

« Le mari de Zadorza » paraissait médiocrement ravi d'un hyménée qui l'obligeait à quitter une adorable créature pour s'en aller en retrouver une autre qui ne la valait certainement pas.

Aussi est-ce d'un pas nonchalant que, tenant d'une main la valise et ses souliers et, de l'autre, un bougeoir allumé et la clef, il commença de monter les marches du paradis.

Vraiment, dans sa mansuétude infinie, Allah abusait. Car tout ce qui arrivait s'accomplissait par la volonté du Très-Haut. Aussi s'en rapprochait-il avec la crainte soumise d'une victime d'élection.

Tout en montant vers le cinquième, au-dessus de l'entresol, naturellement, Boudjadi écoutait les bruits de la nuit et il lui semblait percevoir un léger frôlis de pas feutrés qui escaladaient les degrés à l'étage au-dessous. S'étant penché sur la rampe, il crut apercevoir une ombre munie d'un solide gourdin, ce qui lui fit hâter le pas, si bien qu'il arriva à demi suffoqué au cinquième au-dessus de l'entresol.

Se précipiter dans le long couloir, compter quatre portes, introduire vivement la clef dans la serrure, ouvrir, entrer et refermer, fut l'affaire d'un court instant.

Un cri épouvantable l'accueillit, en même temps qu'une tête de méduse échevelée se dressait dans le fond d'un cagibi.

« Vous verrez comme elle est gentille... » ces mots fulgurants traversèrent la cervelle affolée de Boudjadi qui, dans un geste de détresse tendit la lettre à la Kirghiz déchaînée dont la formidable voix réveillait en sursaut toute la maison.

Il s'agissait bien de lire une lettre en face de ce va-nu-pieds coiffé d'un melon..., et plus le malheureux suppliait l'effroyable créature de se taire et de prendre connaissance de la lettre, plus la Tartare remettait ça sur un diapason déchirant.

Tout à coup, une voix terrible retentit :

— Ouvrez! ou j'enfonce la porte!

Des coups précipités ébranlèrent l'huis au milieu d'un vacarme assourdissant de cris, d'injures menaçantes et d'imprécations.

— O Allah! inspire-moi! hurla l'infortuné musulman en tournant autour de la carrée comme un derviche en furie.

Sans doute, Allah entendit-il l'appel de son fils en perdition, car sous l'empire d'une violente impulsion Boudjadi ouvrit la porte, éteignit la bougie et fonça devant lui tête baissée, non sans recevoir dans l'ombre une demi-douzaine de claques et quatre ou cinq coups de trique sur le crâne, en partie amortis par le fameux melon.

Mais Boudjadi ne songea pas à réclamer des dommages et intérêts; il se précipita dans l'escalier avec la vélocité de la gazelle et c'est presque en vol plané qu'il tomba chez la Lasiska, dont il retrouva heureusement la clef dans une de ses poches.

— Dieu soit loué! souffla-t-il en s'affalant sur un siège.

Atterrée par le raffût épouvantable du cinquième, Mme Lasiska tremblait de frayeur au fond d'un fauteuil du salon.

— Malheureux! Qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle à la vue de Boudjadi nu-pieds et le melon fracassé enfoncé jusqu'aux mâchoires.

A bout de souffle et de trouille « le mari de Zadorza » n'était plus qu'une loque.

— C'était pourtant bien simple! s'écria de nouveau la Russe.

Pour toute réponse Boudjadi se frotta le crâne à travers les déchirures de son melon.

— Enlevez donc ça! fit impatiemment Mme Lasiska.

Il fallut se mettre à deux pour désencastrer le melon qui avait pris l'allure d'un accordéon. Le crâne frisotté apparut, ce n'était plus qu'une masse de tubercules représentés par les bosses provenant des coups de trique reçus.

— Enfin, me direz-vous ce qui s'est passé? reprit vivement Mme Lasiska.

Mais Boudjadi n'eut pas le temps de raconter son odyssée, un bruit de foule en tumulte semblait dévaler l'escalier et s'avancer ainsi qu'une avalanche furieuse.

— Les voilà! hurla Boudjadi dont la terreur ne connaissait plus de bornes.

Et il se mit à courir de tous côtés, cherchant une issue autre que la porte d'entrée, cependant que sur le palier dix voix vociféraient :

— Il est ici!... Ouvrez!...

La grande gueule du concierge dominait le chahut. Boudjadi se précipita sur les meubles dont il voulait

barricader la porte. Mme Lasiska l'en dissuada et, résolument, ouvrit la porte.



— *Et quand va-t-il prendre fin ce carême ?* (page 29).

Ce fut effrayant ; dans une clameur de foule en chemise, la Tartare échevelée apparut et se rua sur le malheureux Boudjadi dont la moitié avait déjà disparu dans un

placard. Avec une force peu commune, la fille sauvage de la Volga l'en retira. Ce fut une lutte épique. Boudjadi était à demi étouffé sous les étreintes de la Kirghiz qui ne cessait de hurler : « Mon mari! Mon petit mari chéri! Après tant d'années d'absence, je ne t'avais pas reconnu! Enfin! je te retrouve! C'est toi! mon amour, ma rose de Samarkand, ô mon Ouzbek adoré!

Tout cela tandis que la foule des filles en chemise battait des mains et que le concierge se confondait en excuses. Ce fut une fête, celles qui l'avaient giflé à tour de bras voulurent à toute force embrasser Boudjadi hébété, rompu, ne comprenant rien à ces manifestations de sympathie succédant à la correction encaissée.

En un clin d'œil une table fut couverte de verres et de bouteilles, on but au joyeux retour « du mari de Zadorza ». La brune et forte fille des steppes semblait rayonnante et ne savait que dire et que faire pour rattraper sa gaffe et rentrer en grâce auprès de sa maîtresse, rassurée enfin sur l'issue des événements de la nuit.

Enfin tout le monde se retira en emmenant Boudjadi.

Toutes ces demoiselles se montraient aimables avec Boudjadi qu'elles avaient copieusement gifflé quelques instants auparavant. C'est à qui s'empresserait autour du mari de Zadorza qui avait le privilège d'être le seul homme toléré au cinquième, parce que marié, car la propriétaire avait donné l'ordre à ces demoiselles de ne recevoir aucun mâle qui ne fût pas l'époux de l'une d'elles.

Et déjà plus d'une envieuse du bonheur de la Kirghiz adressait d'engageantes œillades à Boudjadi. Une, notamment, attirait l'attention du sidi, c'était une superbe Beauceronne, dont les nichons tremblotaient

entre l'échancrure d'une chemise à dentelles folichonnes. Boudjadi y coulait des regards de convoitise tandis que ses mains avaient, à plusieurs reprises, rendu un discret hommage à des appas dont la fermeté élastique causait au toucher et à la vue d'inexprimables sensations.

Certes, il aurait préféré être le mari de la Beauceronne, plutôt que celui de cette Tartare au teint bistre.

L'homme est ainsi fait que l'amour reprend en lui ses droits même au milieu d'événements les moins faits pour exciter la passion des sens. Mais Boudjadi avait déjà oublié ses déboires, les giffles reçues et les coups de rotin encaissés. Il ne pensait qu'à une chose : profiter d'une aubaine que le Tout-Puissant lui envoyait et se dédommager d'abord sur Zadorza.

Evidemment la Kirghiz n'était pas une blanche, mais en attendant, faute de mieux, elle pouvait encore faire patienter le galant musulman.

Et, maintenant, dans la chambre, enfin seuls, Boudjadi détaillait les charmes de celle qu'il allait épouser dans quelques instants. La fille de la Volga était de belle taille, robuste, avec un masque de médaille guerrière encadré de cheveux noirs. Ses yeux de velours noir, ses lèvres épaisses et rouges, son nez légèrement épaté aux narines frémissantes annonçaient l'ardeur d'un tempérament de feu.

La fougue avec laquelle la Tartare baisait les lèvres de l'Arabe, les étreintes passionnées dont elle l'enlaçait, ses mots d'amour, tout en elle criait la volupté.

Cette chaleureuse expansion compensait en partie l'absence de blancheur, et si par certains côté, Zadorza lui rappelait les filles d'Afrique au teint brûlé et aux longs yeux noirs, du moins elle excitait assez Boudjadi

pour qu'il pût tromper avec elle sa fringale de chair blanche.

Zadorza mettait de l'ordre dans la carrée envahie par la foule furieuse et mettait des draps propres, ce qui impatientait Boudjadi déjà dévêtu.

Enfin, le moment tant désiré arriva. Le sidi éprouva une douce sensation de détente entre les draps frais et les bras souples et caressants de son épouse imprévue qui ne cessait de le cajoler et de se réjouir d'un hasard qui lui rendait un époux ravi par le sort.

— Nous avons tout le temps de faire connaissance, lui disait-elle entre deux caresses, madame m'a donné liberté entière jusqu'à demain soir, — ce qui enchanta Boudjadi. Comme tu me plais! murmurait-elle encore, c'est ainsi que j'aime les hommes, tu me rappelles Ouzbek, mon mari; mais il était deux fois plus grand que toi, c'était un colosse. Un jour, par jalousie, il a étouffé un homme entre ses bras d'hercule. Oh! comme il était jaloux, Ouzbek!

Mais Boudjadi goûtait médiocrement ces confidences, il n'était pas là pour écouter l'éloge de feu Ouzbek, aussi, s'efforçait-il d'amener la conversation sur un terrain moins rétrospectif. Le contact de ce corps brûlant le rendait fou, il trouvait un charme particulier à cette peau de cigare, à ces bras bistrés cerclés d'anneaux d'or et, n'en pouvant plus de désir, il ne cessait de presser vivement son épouse d'en arriver à l'acte entre tous qui consacre le mariage.

— Oui, lui murmurait-elle, oui, mon chéri, on va s'en payer, d'autant plus que je suis veuve depuis dix ans.... mais il faut patienter, car pour l'instant, c'est *Kakouff*...

— *Kakouff* ?

— Oui, *Kakouff* c'est la quinzaine sainte d'abstinence, le carême de l'amour pour les Kirghiz :

— Ya Allah! s'écria Boudjadi dont les yeux vides d'expression traduisaient l'anéantissement total.

— Tu invoques Allah, mon chou, dit doucement Zadorza en passant sa main sur le crâne melonné de son époux, il n'y peut rien et notre Dieu est plus puissant que lui...

— Et quand va-t-il prendre fin ce carême? demanda anxieusement Boudjadi.

— Dans quinze jours, il commence ce matin... Mais va, nous nous rattraperons après, je te le promets. Que veux-tu, il faut obéir à la loi du Tout-Puissant, et toi-même, tu observes le jeûne et l'abstinence pendant l'époque du Ramadan, qui est votre Carême. Dors, tu dois être fatigué après une nuit pareille. Viens dans mes bras.

Dans ses bras! c'était un supplice intolérable, et comment trouver le sommeil lorsque l'on sent contre soi le brasier d'une chair souple, ferme et soyeuse.

Kakouff!!... Boudjadi se répétait ce mot tandis que pour l'endormir, la Kirghiz fredonnait une romance de son pays.

***

Lorsque Boudjadi s'éveilla, il faisait nuit et il lui sembla avoir fait un rêve en apercevant la carrée illuminée par une grosse lampe à pétrole. Ah! ce n'était plus le deuxième, avec son luxe princier, et Boudjadi regardait la forme bizarre de la pièce construite au gré des cheminées dont les gros caissons formaient un cagibi où se trouvait le lit.

Près de lui, Zadorza souriait et le sidi sentit renaître son désir.

— Kakouff... fit gentiment la Kirghiz en minaudant.

— Khlà!... (merde), répondit Boudjadi en Arabe.

La Tartare prit sans doute ce mot pour un terme d'impatience et en fut quelque peu orgueilleuse, car cela prouvait que son nouveau mari la désirait assez pour regretter un contretemps fâcheux.

Aussi s'efforça-t-elle de tromper sa fringale d'amour par quelques hors-d'œuvre qui ne firent qu'exciter l'appétit du Kabyle sans l'assouvir entièrement. Entre temps, Zadorza ne cessait de complimenter le sidi sur les avantages naturels dont Allah l'avait prodigieusement muni.

— Oh! comme je comprends combien tu dois être malheureux d'être obligé de faire Kakouff! disait-elle en considérant l'objet de ses amours, mais je te récompenserai de ta sagesse et nous ferons kikikit...

— Kikikit ? ?...

— Je te le promets... je ne veux pas te dire ce que c'est, je préfère t'en laisser la surprise... tu verras comme c'est bon et c'est une preuve d'amour qu'une femme n'accorde qu'à celui qu'elle aime... Va! console-toi en pensant que nous ferons kikikit!

Et force fut à Boudjadi de patienter. Il mena une vie misérable au long des jours interminables pendant lesquels il dut vivre seul. Car Zadorza ne revenait qu'à la nuit pour se coucher et, à la veulerie des journées solitaires et mortelles d'ennui, s'ajoutait le supplice infernal des nuits affolantes et stériles.

Dès le matin, le cinquième se vidait de son essaim de jeunes boniches reparties à leur travail et Boudjadi

n'avait même pas la perspective de pouvoir interrompre ce maudit Kakouff par quelque aventure galante avec l'une de ces demoiselles toujours aussi provocantes.

Le Beauceronne, particulièrement, se montrait aguichante et le sidi ne doutait pas qu'il en pourrait obtenir les faveurs pour peu qu'il entreprît la jolie Chartraine. Mais il n'avait possibilité de la voir ni le jour ni la nuit.

Le soir il l'entendait aller et venir dans sa chambrette proche, de la sienne et ses éclats de rire arrivaient jusqu'à lui. Elle ne manquait pas, chaque soir, de venir leur dire un mot d'amitié et, souvent, elle entrait chez Zadorza dans un négligé affriolant qui laissait deviner des trésors.

C'était une tentation de plus pour ce pauvre Boudjadi dont l'envie était si durement mise à l'épreuve. N'aurait-il donc jamais le bonheur de goûter à une blanche ? Lui qui n'était venu en France que pour cela ? Allah l'avait-il choisi pour le tenter sans fin ?

Un après-midi que Boudjadi, comme à l'ordinaire, rêvassait, étendu sur sa couche de supplice, un bruit de pas légers frôla son seuil. Le cœur battant, le sidi écouta... Nul doute! C'était sûrement la Beauceronne qui entrait chez elle. En effet le cliquetis d'une clef pénétrant dans une serrure et un heurt amorti de porte refermée lui apprit que la jolie fille venait d'entrer dans sa chambrette.

Allah serait-il enfin miséricordieux! Lui envoyait-il la Beauceronne pour lui permettre de goûter au régal convoité d'une chair blanche entre toutes ?

Boudjadi, nu-pieds, ouvrit sa porte sans faire de bruit et à pas de loup se coula le long du corridor désert et silencieux. Entre les panneaux quelque peu disjoints de la porte branlante, le sidi coula un indiscret regard et, Dieu soit loué! aperçut la superbe fille entrain de se dévêtir.

Haletant, la tête bourdonnante, Boudjadi regardait tomber un à un les coquets dessous roses et bleus qui délivraient un corps de lait jailli de sa gaine froufroutante.

Ah! elle était bien telle qu'il se l'imaginait, avec un buste cambré et des seins hérissés. Oh! cette croupe de Vénus Callipyge! ces cuisses de déesse! Ce ventre d'ivoire centré d'une fossette en bouche de Cupidon! Oh! comme la superbe créature semblait ardente avec son visage tendu aux narines frémissantes et sa courte chevelure qu'elle secouait comme une crinière de lion!

Quel régal! Vraiment si Allah lui offrait semblable occasion, c'est qu'il voulait dédommager Boudjadi de ses longs et cuisants déboires.

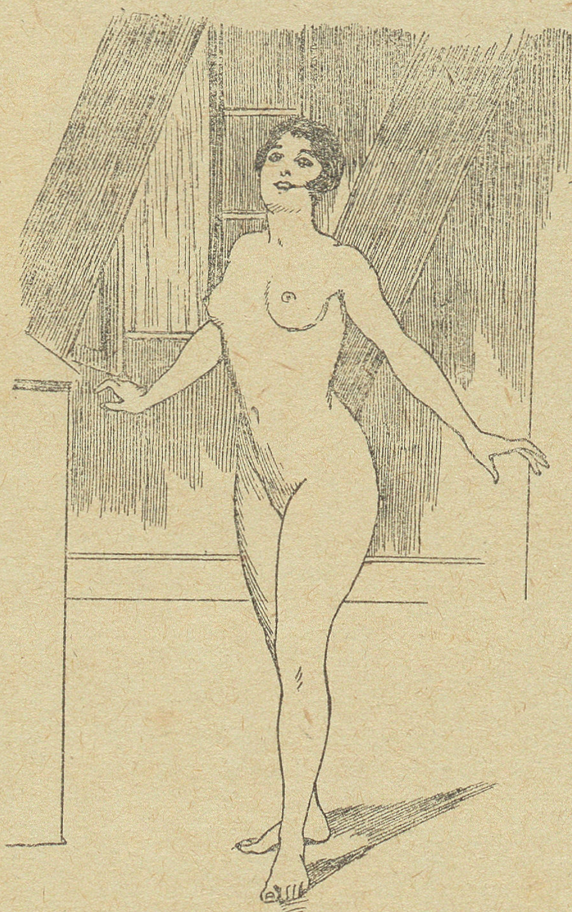
Et le sidi envisageait le moyen de profiter d'une telle aubaine, lorsqu'un deuxième personnage qu'il n'avait pas encore aperçu, se montra dans le champ visuel où opérait l'indiscret.

Un Adam à favoris apparut. C'était le valet de chambre du premier.

La déception du bon musulman fut une fois de plus on ne peut plus cruelle. Mais déjà ne formant plus qu'un groupe plastique enlacé dans l'étreinte, la Beauceronne et le larbin prenaient une de ces poses académiques qui tiennent de la lutte et de la natation.

Malgré son dépit, Boudjadi ne pouvait s'arracher au spectacle qu'Allah lui offrait gratuitement. Sans doute, le peu de temps dont ils disposaient et aussi la crainte d'être surpris en plein travail — il était quatre heures de l'après-midi — précipitèrent une entrevue qui, pour être écourtée n'en fut pas moins bien employée.

Par deux fois, le groupe académique prit position



Une vivante statue l'attendait (page 38).

devant l'objectif naturel de deux yeux ardents braqués sur lui. A l'esthétique de deux anatomies s'ajoutait la divine harmonie de l'amour soupirant.

Vision préhistorique que l'aspect authropoïde et quaternaire du larbin à favoris rendait pittoresque et glozélien.

Boudjadi les abandonna tous deux pantelants et déjà distants par cet égoïsme qui sépare deux êtres aussitôt que satisfaits. Il s'en revint à sa couche et entendit redescendre furtivement les deux amoureux.

Ce souvenir ne fit qu'aviver les désirs du sidi qui commençait sérieusement à renoncer à un rêve qui tournait au cauchemar, lorsque, à quelque temps de là, un matin, cette fois, il perçut de nouveau un bruit léger de pas rapide. Boudjadi dressa l'oreille et entendit la porte de la Beauceronne se refermer.

Se lever, se glisser silencieusement dans le couloir jusqu'à l'huis de la belle Chartraine ne fut qu'un jeu pour le sidi qui, l'œil collé à l'une des fentes de la porte, se disposa à jouir gratuitement d'un festival dont il allait être le visuel auditeur.

Et c'est avec le même émoi qu'il aperçut la belle fille retirant vivement ses coquets chiffons.

Il sembla à Boudjadi que la Beauceronne était encore plus belle et plus désirable. Déjà paradisiaque, comme Eve elle-même, la grosse fille allait et venait dans sa chambrette, allumait son fourneau, se baissait pour ramasser ses vêtements et ses chaussures. Et ces simples gestes et ces naturelles attitudes mettaient en valeur des trésors insoupçonnés sous l'ensevelissement des vêtements.

Boudjadi savourait en détail l'imprévu des poses variées qui renouvelait l'attrait d'un spectacle au plus

haut point intéressant et il attendait l'apparition simiesque du valet de chambre à côtelettes de jais, lorsque, soudain, il reçut un formidable coup de pied au cul qui, par répercussion, lui écrasa le nez contre la porte.

Saisi par l'imprévu de l'attaque, Boudjadi disparut en se tenant simultanément le nez et le derrière et non sans s'entendre traiter de « cochon » et « d'espion » par une voix courroucée.

***

Aux intolérables tortures du désir suraiguisé et inassouvi, s'ajoutait le ridicule d'une situation énormément grotesque. Boudjadi n'osait plus sortir, même dans le couloir, et il redoutait par-dessus tout de se retrouver face à face avec l'homme à côtelettes.

Cependant rien n'avait transpiré, il était évident que ni le larbin ni la Beauceronne n'avaient intérêt à révéler l'incident qui avait eu lieu.

Pourtant, et par surcroît, Zadorza, peut-être avertie par cette finesse toute féminine, qui découvre les choses souvent les plus secrètes ou qui s'en doute, Zadorza se montra jalouse et le devint. Si bien qu'il lui arrivait de survenir, parfois, à l'improviste dans le courant de la journée.

Sous un prétexte quelconque elle entrait en coup de vent, puis se retirait avec un air soupçonneux qui n'échappait point à Boudjadi.

Le malheureux sombrait dans un morne ennui à tel point que Zadorza en fut assez inquiète pour craindre que Boudjadi ne prît la résolution de laisser là tout et de s'en aller un beau matin.

Il restait encore une longue semaine avant que Kakouff prît fin et la Kirghiz se demandait si son époux aurait la patience d'attendre jusque là. Et, par manière de distraction et de divertissement, elle imagina d'habiller le sidi en Tartare.

Un dimanche, elle retira d'un coffre des vêtements kirghiz ayant appartenu à son mari. L'infortuné sidi que le destin roulait d'événement en événement ainsi qu'une algue erre de flot en flot, se laissa faire comme une chose inerte et sans volonté.

Et il se retrouva transformé de telle façon qu'il en était méconnaissable. Il faut se hâter de dire que ce fut à son avantage. Sa physionomie et son teint s'accommodaient certes mieux du vêtement oriental que des frusques européennes.

Avec ses larges culottes rouges, ses bottes noires, sa veste écarlate à godets ornée de cartouches pie et son turban surmonté d'une aigrette, Boudjadi fit l'admiration du cinquième. Pour le coup, il fut l'objet de toutes les convoitises, à tel point que Zadorza regretta un travestissement qui, en embellissant son époux, risquait de le rendre volage.

La Beauceronne, elle-même, sembla avoir oublié l'incartade de l'indiscret sidi et fit voir sans détour qu'elle était loin d'être indifférente. Ce qui redonna quelque regain à Boudjadi plein d'espoir.

Zadorza avait installé un miroir assez large pour que Boudjadi pût s'admirer et elle pensa avec raison que la vanité occuperait son mari. Elle ne se trompait pas, car le sidi passait ses journées devant la glace. Elle venait le surprendre au cours de la journée et le bourrait de friandises chipées à la cuisine de sa patronne.

Durant les longues heures pendant lesquelles il se trouvait seul, Boudjadi errait dans le couloir en costume tartare. Il allait et venait, cambrait la taille et prenait une haute opinion de soi-même. Parfois, il mettait la tête à la tabatière de la carrée et, indulgent, souriait à des petites filles qui lui tiraient la langue dans la maison d'en face.

Mais où qu'il fût, il ne laissait pas de tendre l'oreille à tous les bruits qui montaient du vaste immeuble. La secrète espérance de voir la Beauceronne ne le quittait pas d'une minute.

Et son attente ne fut pas déçue. Enfin, Allah consentait à ce que son humble servant fût récompensé de sa longue constance. Cette fois, la Beauceronne montait bien pour lui.

— Chut! fit-elle en posant son index sur ses lèvres, ne faites pas de bruit et attendez que je vous appelle.

Elle disparut. Sur le seuil de la porte de Zadorza, Boudjadi comptait les secondes aux battements de son cœur. Quel regard elle lui avait lancé! Il en était tout pénétré. Vraiment ces blanches vous forçaient à l'amour, c'est-à-dire à cette émotion du cœur qui est la flamme de la chair. Jamais, que ce fût avec la mauresque langoureuse, la Kabyle ardente ou la Turque lascive, Boudjadi n'avait éprouvé semblable sensation.

Jusque là il n'avait ressenti que l'amour charnel et cédé à l'emportement des sens, à la façon des animaux. Mais depuis que la Chartraine lui avait plongé dans les yeux son regard enivrant, Boudjadi avait, pour la première fois de sa vie, l'impression qu'il aimait.

— Psstt!!...

Un souffle léger comme l'ombre même de l'ombre et

la brise de la brise traversa le corridor et vint frapper l'ouïe du Tartare. Car avec ce costume il se sentait devenu un autre être. Le milieu est pour beaucoup dans notre manière de sentir et de vivre.

Superbe, il entra dans la chambrette chauffée et parfumée où une vivante statue l'attendait. Si blanche dans sa nudité, si voluptueuse, que Boudjadi ne put retenir le cri de son cœur.

— Ya Zina! murmura-t-il, ô jolie!...

Elle voulut qu'il restât habillé, du moins tant qu'elle désirât jouir, par la vue, d'un amant exotique qui la reposait du singe à côtelettes.

— Il y a longtemps que je désirais un sidi, mais je n'osais pas, j'avais peur... Vous, maintenant, je vous connais, ce n'est pas la même chose... et pourtant vous me faites un peu peur... c'est bon!... dit-elle en collant ses lèvres roses aux lèvres violettes du sidi.

Elle lancinait son désir, savamment, goulue elle-même d'un festin de chair dont le goût montait à sa bouche. Mais lui n'avait qu'une pensée, qu'un désir qu'elle suspendait jusqu'au paroxysme.

— Non, pas encore... j'aime les caresses, les baisers, parce que, après, je ne sens plus rien, je ne sais plus rien, c'est comme si j'étais morte... Il me semble que je ne pourrai plus me passer de toi... Et Zadorza ?...

— Je la quitterai.

— Pour moi ?

— Pour toi. C'est toi que j'aime, tu es blanche.

Peu à peu elle découvrait les mérites et les avantages de son amant avec des cris étouffés de stupeur. Le vice allumait des flammes dans ses yeux bleuis d'un cerne. Lui la pressait, à bout de patience.

— Encore un peu... fais câlin sur mon épaule, comme ça... on dirait que je berce un sauvage... si tu veux que je t'aime, il faut me caresser, longtemps... longtemps,

Ils demeurèrent ainsi un grand moment, silencieux...

Cependant, au bout d'un certain temps, elle s'arracha doucement à l'étreinte de Boudjadi qu'elle regarda av e un air étrange. Lui, semblait ailleurs, détaché d'ici-bas, tellement il était ravi, comblé, extasié. La nuit était venue, la chambre était plongée dans l'ombre.

Inconsciemment, il parut à Boudjadi que la Beauceronne n'était plus la même, qu'elle se retirait légèrement de lui. Il voulut s'en rapprocher, insensiblement elle maintint une courte distance qui semblait un abîme, tout à coup.

Et avec ce brusque retour à la réalité, la sensation immédiate des choses revint au sidi, en même temps que, tout à coup, dressée subitement et indignée, la Beauceronne s'éloignait brusquement de lui.

— C'est dégoûtant! Allez-vous-en! s'écria-t-elle.

En même temps une odeur nauséabonde lui arrivait aux narines, quelque chose d'ordurier, un empuantissement rapide et progressif qui envahit toute la chambre.

Dans une seconde, il comprit, se leva, à son tour, indigné, blessé dans son orgueil.

— Ce n'est pas moi! cria-t-il.

— Sortez! sortez! s'écria-t-elle en se bouchant les narines.

— Mais vous êtes folle!

— Assez! Assez!

Elle courut à la porte, l'ouvrit, s'impatientant, outrée, sourde aux protestations indignées du sidi qui, à bout, finit par sortir, scandalisé.



Cet inqualifiable incident plongea Boudjadi dans une profonde méditation. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. La Beauceronne l'avait accusé d'avoir commis une incongruité bien faite, certes, pour vous dégoûter de celui qui l'a commise. Pour un Arabe, plus que pour tout autre, une telle grossièreté est une chose impardonnable, presque un péché. Mais le sidi était sûr de lui. Restait à savoir si la Beauceronne n'était pas coupable.

Non, cela ne souffrait pas qu'on s'y arrêtât une seconde. Alors ?...

Alors le côté mystérieux s'en mêlait et Boudjadi attribuait l'événement à une intervention surnaturelle. On l'a déjà dit : l'Arabe aime le merveilleux. Mais le bon musulman avait une trop haute idée d'Allah pour admettre un instant qu'il pût condescendre à des choses aussi grossières.

Non, il fallait attribuer ce bruit sans fondement à Chitane (le diable). Il n'y avait que lui pour trouver semblable stratagème. Et de déduction en déduction, Boudjadi en arriva à déclarer que c'était Chitane et non Allah qui le poursuivait sur le chemin de la malchance.

Ainsi à propos du même objet Archimède a trouvé la loi des corps plongés dans l'eau.

Mais, si excusable qu'il fût en son ignorance, c'était chercher bien loin l'origine d'une farce de mauvais goût.

Cependant, si patient et si résigné que fût le disciple de Mahomet, il n'était pas sans éprouver quelque ressentiment à l'égard du valet de chambre qui lui avait allongé un mémorable coup de pied au derrière. On a

beau être fataliste, on n'en est pas pour cela insensible aux injures et aux coups.



Boudjadi se précipita dans l'escalier (page 46).

Aussi Boudjadi rêvait-il à la vengeance. Il ne savait encore comment, mais toujours est-il qu'il ruminait des

plans machiavéliques. D'ailleurs la succession de ses déboires le rendait vindicatif et il finissait par englober tout le monde dans sa haine. Il se promettait même de se venger du concierge dont il n'oubliait pas les coups de trique que ses excuses n'avaient pu effacer.

Quant à la Beauceronne, Boudjadi l'évitait, le rouge lui eût monté à la face s'il se fût trouvé en sa présence. En outre, il la croyait fâchée à mort et rien, rien, certainement ne pourrait jamais plus la ramener vers lui. Il l'avait sûrement dégoûtée et c'est une chose qu'une femme ne pardonne pas.

Aussi quelle ne fut pas la vive surprise du sidi, lorsqu'un soir, un peu avant que Zadorza n'arrivât, la Beauceronne entr'ouvrit la porte de Boudjadi et passa sa jolie tête.

— Etes-vous seul ? dit-elle vivement.

— Oui. Pourquoi ? fit avec vivacité Boudjadi.

— Parce que je voudrais vous parler... depuis hier j'ai appris bien des choses à propos de notre dernière entrevue... Maintenant je sais ce qui s'est passé. Je vous fais mes excuses et je retire tout ce que j'ai pu vous dire de désagréable et d'offensant. Vous êtes innocent, ce n'est pas vous... c'est le valet de chambre qui a fait ça...

Boudjadi ouvrit les yeux en donnant l'impression d'un homme auquel on est en train d'en raconter une bien bonne.

« C'est le valet de chambre qui a fait ça » se répétait-il en écarquillant ses quinquets. Etait-il possible que le valet de chambre absent et invisible eût pu se rendre coupable d'une grossièreté qui, tout de même, exige de celui qui la commet qu'il soit avant tout présent.

Avec la rapidité de l'éclair Boudjadi eut la vision rapide

et naïve de l'homme à côtelettes accroupi au ras du seuil de la porte... Non, vraiment, cela n'était pas possible!... seul le diable, le Chitane, était capable de faire une telle farce.

Ce fut l'affaire de quelques secondes et déjà la Beauceronne reprenait hâtivement sa communication.

— Jules, le valet de chambre est un jaloux, j'aurais dû me méfier de lui. Il a dû se douter de quelque chose depuis le matin où il vous a surpris à ma porte en train de nous regarder... il m'a épiée et m'a suivie lorsque je suis venue vous trouver... Et il s'est vengé en introduisant sous la porte de l'acide sulfhydrique qui sent les œufs pourris...

Boudjadi comprit vaguement que celui qui avait commis cette action infecte c'était le valet de chambre, tout en n'étant pas lui. Mais il n'en demeurait pas moins pour lui que cette odeur pestilentielle d'excréments était bien une émanation de l'enfer.

Elle reprit :

— Mais Jules est bien puni, il quitte sa place et s'en va lundi, après-demain... comme cela nous serons libres de nous voir en prenant des précautions par rapport à Zadorza... Vous voyez que je pense à vous... Vous ne m'en voulez plus ?

Boudjadi eut dans les yeux une expression de bonheur suprême qui valait une réponse.

— Alors, patientez jusqu'à lundi, je serai libre toute l'après-midi, je me suis arrangée avec ma patronne...

Il se leva et courut l'embrasser à pleines lèvres tant il était heureux, cette fois.

— Soyez prudent... à lundi deux heures dans ma chambre... chuchota-t-elle en s'esquivant prestement.

Il était temps. Zadorza survenait à son tour.

— Mon chéri ! s'écria-t-elle dès le seuil, Kakouff finit demain matin à huit heures !

Décidément Allah accumulait les félicités. Le Tout-Puissant n'en avait retardé le jour que pour mieux faire éclater sa générosité. Dimanche : Zadorza ! Lundi : la Beauceronne ! Vraiment, ça valait bien trois semaines de Kakouff et d'abstinence complète. Mais si précipitées que fussent ces félicités, ce n'était véritablement pas excessif pour Boudjadi dont la fringale était énorme et qui avait la dent. Et quelle dent !

Le samedi, veille du grand jour, fut consacré au nettoyage général auquel Boudjadi lui-même tint à prendre part. Et son bonheur était tel que tout en nettoyant la carrée, il se surprit à chanter un refrain de 1915 :

Ah! la la! quelle triste année!
Tout l'monde est mobilisé,
Ils sont partis aux Dardanelles,
Ils ont laissé les demoiselles...

Et lorsque la nuit arriva et que la grosse lampe à pétrole fut allumée, tout était propre et reluisant dans la petite chambrette.

— Demain ! ne cessait de dire Zadorza en embrassant son superbe époux dont les bottes cirées avaient l'éclat du vernis.

— Ya Allah ! répondait Boudjadi qui, en bon musulman ne séparait jamais Dieu de ses joies et de ses peines.

Et l'on s'endormit après s'être chuchoté quelques promesses parmi lesquelles figurait le fameux kikikit qui devait être le signal des réjouissances.



Il devait être sept heures lorsque le couple s'éveilla. Prompte comme l'oiseau, Zadorza se leva, s'habilla pour descendre chercher des croissants chauds et du lait et prendre en même temps des victuailles pour les deux repas, car on comptait rester couchés toute la journée et, naturellement, toute la nuit.

— Il faut prendre des forces, mon chéri, avait conseillé Zadorza, et un bon café au lait avec des croissants beurrés ça nous permettra d'attendre jusqu'au déjeuner... on fera la dînette au dodo... hein ? Veux-tu bien ?

S'il voulait!!... Autant demander à un prisonnier s'il veut la liberté ou à un poisson s'il aime l'eau! Boudjadi rayonnait. Il était tout sourire. Mais à la vérité, la journée du lendemain avait pour lui plus de charmes et d'attraits que celle qu'il allait vivre à partir de huit heures.

— Je ne serai pas longtemps, mon chou! fit Zadorza en s'en allant avec le sac aux provisions. Elle était si pressée qu'elle en oublia la clef sur la porte.

Boudjadi se laissa aller à la rêverie. Allons! tout s'arrangeait pour le mieux, Allah y pourvoyait. Le larbin à côtelettes était balancé, le sidi ne verrait plus sa sale gueule de barbet.

Un temps inappréciable s'écoula et bientôt Boudjadi entendit un bruit de pas rapide escaladant l'escalier.

« Zadorza », pensa le sidi en entendant la clef tourner dans la serrure, et Boudjadi tout souriant s'apprêtait à l'accueillir gentiment, lorsque, la porte ayant tourné sur ses gonds, un type de deux mètres apparut dans l'encadrement.

— Ya Rebbi! (ô mon Dieu!) s'exclama Boudjadi horrifié à la vue du géant qui poussa un rugissement de fauve.

L'air sévère du colosse dont les moustaches noires se hérissaient comme deux crocs, le yatagan qui barrait sa houppelande à buffleterie, le bonnet d'astrakan piqué d'une plume, les lourdes bottes à éperons, tout en ce géant était bien fait pour terroriser un homme en chemise et sans défense.

— Kirguir dararastoff! s'écria l'inconnu en portant la main à son sabre recourbé.

— Moi, pas comprendre! balbutia à son tour Boudjadi que la peur faisait parler petit-nègre.

Mais l'autre ne voulait rien entendre et tira à lui le matelas avec une telle force que le malheureux Boudjadi alla rouler au milieu de la carrée.

Vidé du lit, le sidi se jeta sur ses vêtements et s'habilla à la hâte tant bien que mal, tandis que le formidable géant ne cessait de hurler :

— Vladimir Astareff! Kouaï! Kouaï!

— Oui! Oui! répondait Boudjadi qui croyait comprendre que l'intrus lui ordonnait de déguerpir.

Claquant des dents, les mains agitées d'un tremblement, le sidi une fois vêtu mit le géant au comble de la fureur. La vue du costume kirghiz le jeta dans une colère effroyable.

Alors, pris de panique, n'écoutant que la trouille qui le harcelait, Boudjadi ayant réussi à échapper aux mains qui l'étranglaient à moitié, se précipita dans l'escalier. Fou de rage, le géant se lança à ses trousses, suivi lui-même par tout le cinquième mis en révolution par le raffût.

Fuyant à toutes jambes Boudjadi cherchait le salut dans une fuite échevelée et dévalait l'escalier quatre à quatre. Derrière lui, la voix de stentor dominait les cris aigus des boniches entraînées à la suite.

Dans son affolement le sidi ne vit même pas Zadorza qui arrivait.

— Ouzbek! hurla-t-elle à la vue du géant qui, d'une formidable mornifle, l'envoya rouler avec le sac, les croissants chauds et la bouteille de lait.

« Ouzbek! son mari! » Cette constatation donna des ailes au sidi lancé dans la rue à une allure vertigineuse.

Il se retourna et vit le géant terrible lancé à ses trousses, suivi lui-même d'une foule escortée de chiens hurlant. Des gens s'arrêtaient, intrigués et l'air amusés par cette équipée imprévue, d'autant plus qu'un opérateur était justement occupé à tourner un film.

Pour gagner du temps et de l'avance, Boudjadi se mit à faire le tour des ronds-points à la place Malesherbes. Les passants qui croyaient à une scène comique en voyant ces deux types costumés, se mirent à applaudir.

« Encore! Encore! » criait-on sur le passage du malheureux musulman à bout de souffle et de terreur.

Le désespoir le poussait et il ne pouvait s'empêcher de songer à tous ses rêves évanouis. Car, il ne fallait plus penser à revenir dans la maison de Zadorza et de la Beauceronne, à cause du type tartare.

Tout en courant Boudjadi pensait à son bonheur manqué; dans son malheur il ne lui restait qu'une consolation, c'est qu'il courait plus vite que le mari de Zadorza.

Par l'avenue de Villiers, le sidi arriva à hauteur des premiers immeubles du quartier de l'Europe et se jeta dans une entrée qu'il crut être celle d'un hôtel. Après tout,

mieux valait se réfugier là que rester dans la rue où il risquait d'être arrêté par la police.

A sa vue, une grosse dame blonde s'avança en souriant mélancoliquement avec l'air d'une personne qui va causer une déception.

— Vous tombez mal, mon cher monsieur, toutes ces dames sont parties.

C'était une maison de rendez-vous.

Une autre dame était accourue qui, ayant considéré un instant Boudjadi botté et vêtu à l'orientale, se pencha ensuite à l'oreille de la première dame.

— J'ai voyagé en Orient, je connais ces gens-là, ça a le sang chaud et lorsqu'ils désirent une femme, ils ne se montrent pas très difficiles sur le choix.

Et s'étant tournée vers une boniche en tablier blanc :

— Catherine, dit-elle, conduisez donc monsieur à la chambre de la négresse.

FIN

1929. — Imprimerie de Fontenay-aux-Roses. — 40.856.

COLLECTION GAULOISE

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

Un roman complet : **1** fr.

ROMANS PARUS

Soixante-huit numé os sont épuisés

69. L'Amour en bombe.
70. L'Homme aux 12 étreintes.
71. Une Nuit à Suburre.
72. La Pucelle de Bénouville.
73. La Servante amoureuse.
74. Etreintes passionnées.
75. La Dactylo perverse.
76. Frisson voluptueux.
77. L'Amant frénétique.
78. Une petite Femme.
79. La Courtisane de Lesbos.
80. Galantes réincarnations.
81. Champion d'amour.
82. L'Ile aux femmes nues.
83. L'Auberge d'amour.
84. Une môme dessalée.
85. Le Père la Vertu.
86. Une sacrée noce.
87. Le Harem en folie.
88. Un p'tit Modèle.
89. L'ardente Flibustière.
90. La jolie Gosse.
91. Frénésie amoureuse.
92. Maison d'illusions.
93. L'Aiguille d'Aphrodite.
94. La Quêteuse de frissons.
95. Rosière malgré elle.
96. Les Baigneuses libertines.
97. Belle-mère incandescente.
98. Mousmé d'amour.
99. Voluptés puritaines.
100. Les deux Cocus.
101. L'Amour est fait.
102. La Pucelle du Carrefour.
103. Au Pays des Nymphes.
104. Entre deux Maîtresses.
105. Garçonne de Village.
106. Variantes d'amour.
107. Les Gammes de la Volupté.
108. Mannequin d'amour.
109. L'Arpète en folie.
110. Le Petit Trou.
111. Un Chat d'amour.
112. L'Amant fantôme.
113. Une drôle de Nuits de Noces.
114. Les Amants de Phryné.
115. Une Nuit au Bois.
116. Les Débuts amoureux.
117. Un Voyage à Cythère.
118. Un drôle de Coco.
119. Le Satyre diabolique.
120. La Belle en chemise.
121. Contrebande d'amour.
122. Fanny la vicieuse.
123. La galante Emotion.
124. L'Amour à tous les étages.
125. La Vénus noire.
126. Voyage galant.
127. Une petite dévergondée.
128. Le Bal des Quat'z'arts.
129. Le Roi des Noceurs.
130. Une Nuit d'Amour.
131. Le Cocu pacifique.
132. Qui trop embrasse...
133. Le Maillot fendu.
134. Le Gigolo des Rombières.
135. Les Jeux libertins.
136. Folles d'Amour.

Pour paraître prochainement : Princesse Nichonnette

Chaque volume est envoyé franco contre la somme de 1 franc en timbres adressée aux

ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan — PARIS (XIe)

1929. — Imprimerie de Fontenay-aux-Roses. — 40.856.